

Mélanges Religieux

Lettres.
Les Correspondances et les Lettres d'affaires doivent être adressées franches de port au Rédacteur en Chef. Pour les Annonces, voir le Tarif à la dernière colonne.

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Volume 13.

MONTREAL, MARDI 13 AOUT 1850.

No. 95.

CANADA.

RELATIONS DES JESUITES

SUR LES

DÉCOUVERTES ET LES AUTRES ÉVÉNEMENTS ARRIVÉS EN CANADA, ET AU NORD ET À L'OUEST DES ÉTATS-UNIS, (1611—1672.)

PAR LE DR. E. B. O'CALLAGHAN,

MEMBRE CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE NEW-YORK, ET MEMBRE HONORAIRE DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU CONNECTICUT.

TRADUIT DE L'ANGLAIS AVEC QUELQUES NOTES, CORRECTIONS ET ADDITIONS.

(Suite.) (Voir les numéros 92 et 93.)

PAUL RAGUENEAU (1), qui succéda au P. Jér. Lalemant (2) dans l'emploi de Supérieur des Jésuites en Canada, naquit à Paris, en l'année 1605. Envoyé au Collège de Bourges pour enseigner une basse classe, il eut le bonheur d'y finir ses études sous la direction du P. Louis Lalemant, qui avait la réputation d'être le plus habile maître qu'eût alors la Compagnie en France. Les progrès qu'il fit dans la spiritualité, furent des plus remarquables, et après avoir été ordonné prêtre, il pria aussitôt ses Supérieurs de l'envoyer dans les missions des Sauvages. Ses vœux furent exaucés, et en 1636, il quitta la France pour le Canada où il arriva le 28 juin. Il se rendit l'année suivante au pays des Hurons, où il fut nommé *bonchéte*. Trois ans après, il descendit aux Trois-Rivières, et le Chevalier de Montigny le chargea d'une ambassade, vers (3) un parti d'Iroquois campés près de là; mais en 1641 (4), il retourna chez les Hurons, où il resta jusqu'en 1650, époque où il conduisit à Québec les restes de cette Nation, autrefois si nombreuse. Il prit alors le Gouvernement de la Mission, et fut remplacé par le P. Le Mercier en 1653.

Après avoir travaillé plusieurs années à la conversion des Hurons et des Iroquois, et avoir enduré les fatigues et les peines inséparables d'une telle vie, il retourna en France en 1666, où il fut nommé Procureur des Missions. Il termina à Paris le 3 septembre 1680, une vie si pleine de bonnes œuvres et de mérites. Il était âgé de soixante-quinze ans. Sa confiance en Dieu était admirable, et son détachement des choses de la terre était parfait. Les PP. Joseph Ponce et François Le Mercier qui avaient partagé ses travaux, disaient de lui, qu'aucun Mission-

naire n'avait plus contribué à l'avancement du Christianisme dans le Canada, ni mieux mérité le titre d'apôtre (1).

Charlevoix rend le même témoignage à ses utiles travaux, et à son habileté dans la direction des missions. Comme écrivain, il a laissé une *vie de la Mère Catherine de St. Augustin*, qui n'a pas cependant reçu l'approbation de tout le monde. Il a écrit quatre volumes des "Relations" et une notice très-intéressante sur la vie et les travaux du P. Jean de Brebeuf.

JEAN DE BREBEUF. Cet illustre Missionnaire naquit dans le diocèse de Bayeux, en Normandie, le 25 mars 1593, d'une famille noble, qui a, dit-on, été la souche de la maison d'Arundel en Angleterre (2).

Porté vers la vie religieuse dès sa jeunesse il entra dans la Compagnie, le 5 octobre 1617.

"Quand le duc de Ventadour eut acheté par des motifs de zèle, la vice royauté du Canada, il manifesta son affection envers les Jésuites par le choix qu'il en fit pour concourir avec les Récóllets à la conversion des Sauvages." Le P. de Brebeuf désigné (3) par le R. P. Coton, alors Provincial (4) de la Compagnie à Paris, fut du nombre des cinq premiers missionnaires Jésuites, qui vinrent avec Champlain en 1625. Après avoir passé l'hiver suivant parmi les Montagnais, il fut envoyé en 1626 par son Supérieur, le P. Charles Lalemant (5) chez les Hurons, dont il fut le premier missionnaire Jésuite.

Ses travaux furent arrêtés peu d'années après, par la reddition du pays aux Anglais sous Kerk.

Pendant son séjour parmi les Hurons, il acquit une connaissance si parfaite de leur langue, qu'il traduisit en Huron, l'abrégé de la doctrine chrétienne du P. Lédésma; cette traduction avec le Français, est regardée comme publiée par Champlain à la fin de l'édition de ses voyages de 1632. Après la reddition du Canada, le P. de Brebeuf retourna dans ce pays, en 1633, et, en 1635, il se mit en route pour le théâtre de ses premiers travaux, où les Sauvages lui donnèrent le nom d'Echom.

Deux années après, il écrivit son traité sur la langue Huronne, traduit récemment par l'hon. Albert Gallatin, et publié dans le second volume des Mémoires de la Société des antiquités Américaines.

En 1640 (6) suivi du P. Chamonot, (7), il annonça l'Évangile aux Sauvages de la nation Neutre. Il descendit à Québec en 1641, et y resta jusqu'en 1644, époque de son troisième voyage chez les Hurons. Une vie si utile fut trop tôt ravie. Un parti d'Iroquois attaqua le village Huron, où demeuraient les P. P. de Brebeuf et Gabriel Lalemant que les Hurons avaient nommé Atirona.

Ils les firent prisonniers, et les mirent à mort.

(1) "Memoria di pie memorie di alcuni religiosi della Compagnia di Gesù, raccolte dal P. Gueseppe A. Patrigiani, S. J., dall'anno 1538, all'anno 1728.... Vol. IV, 4 to. Venezia, 1730.

(2) Le duc de la Montague et la politesse du R. P. Jacques A. Ward, S. J., vice-recteur du Collège de Georgetown la traduction de la biographie du P. Ragueneau qui se trouve dans cet ouvrage.

(3) Biographie Universelle. Verbo.

(4) A la prière de la Comtesse de Guicherville, qui s'intéressait beaucoup aux Missions des Jésuites.

(5) (Général.)
(6) (Philippe Noyrot)
(7) (1643.)
(8) (Chamonot.)

ren' attaqués par les Iroquois à l'entrée (1) du Lac des Deux-Montagnes, près de Montréal et le P. Léonard (2) Garreau de Limoges gravement blessé (3) par eux vint mourir à Montréal. Le P. Dequen n'a laissé qu'une Relation. Elle renferme néanmoins des détails très importants sur l'établissement des Français à Onondaga. Il mourut (4) à Québec, victime de son zèle dans une épidémie le 8 octobre 1659.

Bibliographie.

LES CONFÉRENCES DU R. P. NEWMAN.

[Nous avons déjà fait connaître à nos lecteurs quelles circonstances avaient engagé Mgr. Wiseman à faire venir à Londres le R. P. Newman pour y donner des conférences relatives à la situation présente de l'Église anglicane, et quel succès et quelles consolations avaient accompagné ses éloquentes prédications. Or, voilà qu'il vient de paraître une traduction française de ces savantes instructions qui ont eu en Angleterre un si grand retentissement. (a) Voici un passage de la préface dont le traducteur, M. Jules Gondou, fait précéder l'ouvrage.]

"Ce volume me semble avoir de nombreux attrait pour nous; il doit intéresser particulièrement le pays qui, après avoir lu et admiré le savant travail de M. Newman sur le développement de la Doctrine chrétienne, suit avec émotion les progrès de l'apostolat des nouveaux fils de saint Philippe. Cet ouvrage, le premier que le P. Newman ait publié depuis qu'il est prêtre catholique, offre un caractère remarquable qui le distingue des écrits que nous avions de lui avant son entrée dans l'Église. Ce ne sont plus ces formes de langage qui trahissaient, par leur ambiguïté, les perplexités de son esprit; son style n'est plus le même; il a subi le changement qui s'est opéré dans l'esprit du savant théologien. La science humaine, quelque variée, quelque solide qu'elle soit, ne peut dissiper les ombres que la lumière de la vérité a soulevées; la puissance de faire évanouir. La parole du célèbre orateur a gagné en force tout autant qu'en netteté; on s'aperçoit que celui qui n'avait en jusqu'à ce jour que le soutien de sa propre science en prêchant les vérités du salut, parle aujourd'hui en s'appuyant sur l'autorité infaillible de l'Église. Quiconque a lu les anciens écrits du brillant professeur de l'Université d'Oxford pourra bien apprécier la puissance que donne à son langage le sentiment de l'autorité au nom de la quelle il évangélise sa patrie. Son talent, comme son âme, a subi une merveilleuse transformation; sa parole radiante et poétique nous révèle, dans ce volume, un nouveau monde d'idées.

Ces Conférences ont un caractère d'originalité qui permettrait difficilement de les classer sous une désignation particulière. Le philosophe, le moraliste, le controversiste, le théologien, les liront avec un égal profit, car elles s'adressent aux uns et aux autres. Le P. Newman, philosophe non moins remar-

(1) (En traversant.)
(2) (Louis.)
(3) (Fut tué.)
(4) (On dit qu'il mourut le 17 septembre.)
(a) Un beau volume in-8°, avec approbation de l'auteur, chez Sagnier et Bray à Paris.

quable que théologien profond, se distingue surtout par une rare compréhension des doctrines, une faculté de s'élever à leur point culminant, d'en sonder les profondeurs, d'en saisir tous les rapports dans l'ordre surnaturel et dans l'ordre moral. Cette faculté brille avec non moins d'éclat dans les cours de ses Conférences que dans l'histoire du Développement où il avait montré cette faculté avec une puissance que l'on chercherait vainement chez les apologistes contemporains.

"Ce volume offre au clergé français un modèle dont il manque, et qui lui montre que l'on pourrait, même en France, mieux faire que de suivre les rationalistes sur le terrain où ils ont attiré les défenseurs de l'Église. Nos plus éloquents prédicateurs se sont laissés entraîner trop loin en cessant d'être théologiens pour devenir philosophes catholiques. C'est parce que le langage et la théologie a trop souvent été banni de la chaire, que les peuples voisins, étonnés d'apprendre que nos premiers orateurs s'efforcent de prouver l'existence de Dieu, la spiritualité de l'âme, la différence entre le bien et le mal, entre la vérité et l'erreur, etc. etc., que les peuples voisins, dis-je, se sont imaginé que la France est devenue la patrie de l'incrédulité. J'ai toujours pensé que nos apologistes font au rationalisme beaucoup plus d'honneur qu'il n'en mérite, et qu'ils lui donnent en apparence une importance qu'il n'a jamais eue. Il serait difficile de lire les Conférences du P. Newman sans arriver à conclure qu'il y a mieux à faire en France qu'à philosopher avec nos philosophes. Ce mieux consisterait tout simplement à prêcher l'Évangile.

"Quant à l'Angleterre, ce volume, dont Mgr. Wiseman a accepté la dédicace, y a obtenu un succès des plus populaires. Indépendamment de l'intérêt qui s'attachait au premier ouvrage publié, par l'ancien membre de l'Université d'Oxford devenu catholique, les circonstances ont concouru à ce succès. L'Église officielle d'Angleterre traverse la crise la plus terrible qu'elle ait eu à subir depuis son origine. L'État dont elle est la créatrice, tient beaucoup à ce qu'elle n'oublie pas le prix dont se paie son puissant patronage. Après lui avoir imposé des évêques d'une orthodoxie suspecte, foulant aux pieds les dérivés traces de l'autorité épiscopale, même en matière de doctrine, il fait décider par arbitres laïques contrairement au symbole anglican, que la doctrine de la régénération baptismale peut être acceptée ou rejetée, suivant le bon plaisir de chacun. La foi alarmée des anglicans instruits et sincères cherche en vain un appui contre les prétentions de jour en jour plus arrogantes de l'État, qui semble s'étudier à détruire leurs dernières espérances, à dissiper leurs dernières illusions. De là un ébranlement général des esprits, une agitation dans le flot, en se retirant, ne peut manquer de laisser sur les rives tranquilles de l'Église les intelligences d'élite qui, en 1843, en étaient trop éloignées pour y arriver avec M. Newman. Ce volume a été et sera pour plusieurs la branche de salut qui, avec la grâce de Dieu, leur a permis de leur permettre d'atteindre le rivage. Magnifique et consolant spectacle! Tandis que l'affranchissement de l'Église est sorti des terribles commotions qui ont ébranlé la France, l'Autriche et les diverses parties de l'Allemagne, le calme politique dont jouit

FEUILLETON.

HISTOIRE

D'UNE

JEUNE FILLE SAUVAGE,

TROUVÉE DANS LES BOIS DE LA CAMPAGNE EN 1731.

Au mois de septembre 1734, une jeune fille de neuf ou dix ans pressée par la soif, entra sur la bruyère dans le village de Songy, situé à quatre ou cinq lieues de Châlons en Champagne. Elle avait les pieds nus, le corps couvert de haillons et de peaux, les cheveux sous une calotte de caubasse, les mains et le visage en apparence noirs comme ceux d'une négresse. Elle était armée d'un bâton court et gros par le bout, en forme de massue. Les premiers paysans qui l'appercurent s'enfuyèrent en criant: "Voilà le diable!" Ce fut à qui fermerait le plus vite sa porte et ses fenêtres. Mais quelqu'un, croyant apparemment que le diable avait peur des chiens, lâcha sur elle un dogue armé d'un collier à pointes de fer. La petite fille attendit de pied ferme, tenant sa petite massue d'armes à deux mains, en la posture de ceux qui, pour donner plus d'étendue aux coups de leur cognée, la lèvent de côté. Dès que le chien fut à sa portée, elle lui déchargea un si terrible coup sur la tête qu'elle l'étendit mort à ses pieds. Toute joyeuse de

sa victoire, elle se mit à sauter plusieurs fois par dessus le corps du chien. De là elle essaya d'ouvrir une porte, et, n'ayant pu y réussir, elle regagna la campagne du côté de la rivière, et monta sur un arbre où elle s'endormit.

Un gentilhomme, le vicomte d'Épinoxy, qui était en ce moment à son château de Songy, ayant appris ce que l'on disait de cette petite sauvage, entrée sur ses terres, donna des ordres pour la faire arrêter, à un berger qui l'avait aperçue le premier dans la vigne. Un paysan imagina qu'elle pouvait avoir soif et conseilla de faire porter un seau plein d'eau au pied de l'arbre où elle était, pour l'engager à descendre. Après que l'on se fut retiré, en veillant néanmoins sur elle, et qu'elle eut bien regardé de tous côtés, elle descendit et vint boire au seau, en y plongeant le menton; mais quelque bruit lui ayant donné de la défiance, elle fut plus tôt remontée au haut de l'arbre qu'on ne put arriver à elle pour la saisir. Ce premier stratagème n'ayant pas réussi, la personne qui en avait donné le premier conseil dit qu'il fallait poster aux environs une femme et quelques enfants, parce qu'ordinairement les sauvages ne les fuyaient pas comme les hommes, et surtout qu'il fallait lui montrer un air et un visage riant. On le fit: une femme portant un enfant dans ses bras vint se promener aux environs de l'arbre, ayant ses mains pleines de différentes racines et de deux poissons, les montrant à la sauvage, qui, tentée de les avoir, descendit des branches et puis remonta. La femme, con-

tinant toujours ses invitations avec un air gai et affable, lui faisant tous les signes possibles d'amitié, tels que de se frapper la poitrine comme pour l'assurer qu'elle l'aimait bien et qu'elle ne lui ferait pas de mal, donna enfin à la sauvage la confiance de descendre pour avoir les poissons et les racines qui lui étaient présentées de si bonne grâce: mais la femme, s'éloignant insensiblement, donna le temps à ceux qui étaient cachés de se saisir de la jeune fille et de l'amener au château de Songy. On la fit rentrer d'abord dans la cuisine, en attendant qu'on eût averti M. d'Épinoxy. Les premières choses qui parurent y fixer les regards et l'attention de la petite fille, furent quelques vieillies qu'accommodait un cuisinier; elle se jeta dessus avec tant d'avidité et d'avidité, que cet homme lui vit plus tôt pièce entre les dents qu'il ne lui avait vu prendre. M. d'Épinoxy étant survenu, et voyant ce qu'elle mangeait, lui fit donner un lapin qu'elle écorcha et mangea tout de suite. Ceux qui l'examinèrent alors jugèrent qu'elle pouvait avoir neuf ans. Elle paraissait noire; mais on s'apperçut bientôt, après l'avoir lavée plusieurs fois, qu'elle était seulement bronzée et naturellement blanche. Mais on remarqua qu'elle avait les doigts des mains, surtout les pouces, extrêmement gros relativement au reste de la main qui était assez bien faite. Elle expliqua depuis que cette grosseur et cette force de ces pouces lui étaient bien nécessaires pendant sa vie errante au milieu des bois, parce que, lorsqu'elle était sur un arbre et qu'elle voulait changer sans descendre, pour

peu que les branches de l'arbre voisin approchassent du sien, elle appuyait ses deux pouces sur une branche de celui où elle était, et s'élançait sur l'autre comme un écureuil. De là on peut juger quelle force et quelle roideur devaient avoir ses pouces pour soutenir ainsi son corps tandis qu'elle s'élançait.

M. d'Épinoxy la laissa sous la garde du berger, dont la maison tenait au château. Cet homme la mena donc chez lui pour commencer à l'approprier; et l'on eut tant de peine à la considérer comme une créature humaine, que l'on prit l'habitude de la nommer, dans le village, la bête du berger. On était obligé de la tenir enfermée; mais elle trouvait moyen de faire des trous aux murailles et aux toits, sur lesquels elle courait aussi hardiment que sur terre, ne se laissant reprendre qu'à grande peine, et passant avec tant de subtilité par des ouvertures si petites que la chose paraissait encore impossible après l'avoir vue. Une fois, entre autres, elle s'échappa de la maison par un temps affreux de neige et de verglas; elle gagna la campagne et alla se réfugier sur un arbre. La crainte des reproches de M. d'Épinoxy mit tout le monde en mouvement, et on la découvrit enfin sur l'arbre où elle était perchée.

Plusieurs mois après son arrivée à Songy, elle ne pouvait encore articuler que quelques mots français. Elle se servait de paroles qui semblaient appartenir à sa langue naturelle. Ainsi elle appelait un fillet *dehly*: pour dire: Bonjour, fille; elle disait: *Yas yas, fowl*; et elle expliqua comment, lorsqu'on l'appelait, ou

devait dire: *Riam, riam, fowl*. Toutefois, à part ces quelques mots, elle cherchait à se faire comprendre ordinairement par des cris de gorge qui avaient quelque chose d'effrayant, surtout lorsqu'ils exprimaient la peur ou la colère. Les plus terribles étaient lorsque quelqu'un qu'elle ne connaissait pas s'approchait d'elle et voulait la toucher.

Lorsque M. d'Épinoxy était de Songy et qu'il recevait quelque compagnie, il se plaisait à y faire amener cette enfant, qui commençait à s'approprier, et dans laquelle on découvrait une humeur fort gaie et une disposition de jouir en jour plus marquée à perdre ses habitudes de sauvagerie et de férocité. Ce ne fut qu'avec d'extrêmes difficultés, cependant, que l'on parvint à la désaccoutumer des nourritures crues. Les premiers essais qu'elle fit pour s'accoutumer à des mets où il y avait de la farine et du sel lui firent éprouver de vives souffrances d'estomac. Un jour qu'elle était au château, et présente à un grand repas, elle remarqua qu'il n'y avait rien de tout ce qu'elle trouvait de meilleur, tout étant cuit et assaisonné. Elle partit comme un éclair, courut sur les bords des fossés et des étangs, et rapporta dans son tablier des grenouilles vivantes qu'elle répandit à pleines mains sur les assiettes des convives, en criant, toute joyeuse: "Tjen, man, man; donc tien! On peut bien juger des mouvements que cet incident causa parmi ceux qui étaient à table, pour éviter ou rejeter à terre les grenouilles qui sautaient partout. La petite sauvage, tout étonnée de ce qu'elle faisait si peu de cas d'un mets si exquis, ra-